

Cote 587

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



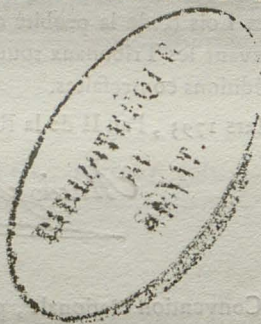
REVOLUTIONNAIRE.

LIBRIE, EGALITE.

LIBRAIRIE

CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE.



M. de la Harpe

JE déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Entrepreneur de Spectacle , qui , au mépris de la propriété & des Lois existantes , se permettra de faire représenter cette Tragédie sans mon consentement formel & par écrit.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

A Paris , ce 3 Mars 1793 , l'an II de la République.

D'APRÈS le traité fait entre nous , Marie-Joseph Chénier , Auteur de la Tragédie de Caius Gracchus , & Nicolas-Léger Moutard , Libraire-Imprimeur à Paris , nous déclarons que cet Ouvrage est notre propriété commune , conformément aux clauses dont nous sommes convenus. Nous la plaçons sous la sauve-garde des Lois & de la probité des Citoyens , & nous poursuivrons devant les Tribunaux tout Contrefacteur & tout Distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris , ce 3 Mars 1793 , l'an II de la République Française.

Marie-Joseph Chénier

Député à la Convention Nationale , par le Département de Seine & Oise.

Moutard

Henri VIII & Anne de Boulen , Calas , ou l'École des Juges , Tragédies du même Auteur , sont actuellement sous presse. On trouve chez le même Libraire , Fénélon , Tragédie du même Auteur. Prix , 1 liv. 10 sols.

CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Par MARIE-JOSEPH CHÉNIER, Député à la Convention
Nationale ;

*Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre
de la République, le 9 Février 1792, l'an I de la
République Française.*

Des Lois, & non du sang. *Acte II, Scène II.*

Prix, 1 livre 15 sols.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur, rue des
Mathurins, Section de Beaurepaire, N^o. 334.

1793.

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS.	MONVEL.
CORNÉLIE, mère de Gracchus.	VESTRIS.
LICINIA, épouse de Gracchus.	SIMON.
FULVIUS FLACCUS.	TALMA.
OPIMIUS, Consul.	VALOIS.
DRUSUS, Tribun du Peuple.	MONVILLE.
LE FILS DE GRACCHUS.	
LE PEUPLE.	
CHEVALIERS.	
SÉNATEURS.	
LICTEURS.	
SUITE.	

La Scène est dans Rome.

CAIUS

CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*La Scène est dans l'intérieur de la maison de Gracchus.
A la droite du Théâtre, un peu dans l'enfoncement, on
voit une urne funéraire posée sur un socle de granit.*

La Pièce commence vers la fin de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

CAIUS GRACCHUS, LICINIA.

GRACCHUS.

V A, ne m'étais plus ces timides alarmes.

LICINIA.

Tu me fuis, cher époux,

GRACCHUS.

Je fuis loin de tes larmes.

CAIUS GRACCHUS,

LICINIA.

Renonce à tes desseins.

GRACCHUS.

Rien ne peut les changer.

LICINIA.

Au danger que tu cours.

GRACCHUS.

Qu'importe le danger ?

LICINIA.

Ecoute les conseils d'une épouse qui t'aime.

GRACCHUS.

J'écoute & la Patrie, & le Ciel, & moi-même,
La voix de l'équité, le cri de la vertu,
Le cri d'un Peuple entier sous le joug abattu,
Qui languit dans l'opprobre & dans la servitude.
Oui, dût-il me payer par son ingratitude,
Gracchus le soutiendra jusqu'au dernier moment,
Et dès long-temps aux Dieux j'en ai fait le serment.

LICINIA.

Tu me parles toujours de ce serment funeste !
Ces Dieux, ces mêmes Dieux que ta fureur atteste,
De concert avec moi devraient te désarmer :
Tu leur as fait aussi le serment de m'aimer.

GRACCHUS.

Cruelle , à ton époux ce reproche s'adresse !

LICINIA.

D'époux ! en ai-je encor ? j'ai perdu sa tendresse ;
Et ma voix , mes conseils qui veulent son bonheur ,
Ne savent plus trouver le chemin de son cœur.

GRACCHUS.

Arrête , & songe enfin que ce discours me blesse.
Voudrais-tu des Tyrans m'inspirer la faiblesse ?
On les voit adorer de coupables beautés ;
A leurs pieds chaque jour changeant de volontés ;
De leurs vœux inconstans échos toujours fidèles ;
N'entendre , ne penser , & n'agir que par elles ;
Tandis que sans pudeur , régnant par les desirs ,
Elles vendent l'Etat pour payer leurs plaisirs.
Une ame citoyenne , un fils de Cornélie ,
Sait aimer son épouse & chérir la Patrie :
A ces deux sentimens je cède tour à tour ;
Mais l'intérêt public marche avant mon amour.

S C È N E II.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.
DANS l'ombre de la nuit quelle voix me réveille ?

GRACCHUS.

C'est la voix d'un Romain qui frappe votre oreille.

CORNÉLIE.

Est-ce toi, mon cher fils ? A cette heure ! en ces lieux !

GRACCHUS.

Ma mère, dès long-temps le repos fuit mes yeux.

CORNÉLIE.

Mon fils, profite mieux de la bonté céleste :
Ce qu'on nomme la vie est un présent funeste ;
Mais la pitié des Dieux, parmi tant de fléaux,
Nous donna le sommeil pour soulager nos maux.

GRACCHUS.

Mes maux sont ceux de Rome.

CORNÉLIE.

Il est vrai.

GRACCHUS.

Cornélie.

CORNÉLIE.

Caius.

GRACCHUS.

Autour de nous veille la tyrannie.

CORNÉLIE.

Je le fais.

GRACCHUS.

Elle veille au Forum, au Sénat,
Dans le Temple des Dieux, au sein du Tribunal.

CORNÉLIE.

Eh bien ?

GRACCHUS.

La liberté que par-tout on exile,
Veille au moins chez Gracchus; mon toit est son asile.

LICINIA.

Ainsi Rome est esclavée ! ainsi la liberté
Au sein de nos remparts n'a jamais existé !
Oses-tu le penser ? Ces Dieux de la Patrie,
Ces fameux Scipions, aïeux de Cornélie,
Brutus, Publicola, tous ces grands Sénateurs,
Des murs de Romulus les seconds fondateurs,
Sous le vain nom du Peuple agissant pour eux-même ;
N'ont-ils fait qu'usurper l'autorité suprême ?

Ne font-ils à tes yeux que de nouveaux Tyrans ;
 Successeurs de nos Rois sous des noms différens ?
 Ah ! du Peuple Romain que l'intérêt t'anime ;
 Mais n'exagère pas un sentiment sublime ;
 Ecarte ce nuage étendu sur tes yeux ,
 Et ces sombres chagrins d'un cœur ambitieux :
 Je te vois entouré de gloire & de puissance ;
 Tant d'honneurs obtenus au sortir de l'enfance ,
 De ton frère lui-même auraient comblé les vœux :
 Chacun te porte envie , & tu n'es point heureux.

G R A C C H U S .

Non , je ne le suis point , lorsque la République
 Voit , sans briser le joug , un Sénat despotique ,
 Au gré de son caprice anéantir nos loix ,
 Et donner aux Romains des Tribuns de son choix.
 Par combien de bassesse & de vils artifices
 N'a-t-il pas triomphé dans nos derniers Comices ?
 Pour la troisième fois les vœux des Citoyens
 Allaient nommer Caius au rang de leurs soutiens ;
 Mais le Sénat , lassé d'un Tribun populaire ,
 A séduit l'indigence avide & mercenaire :
 Par l'or des Sénateurs Drusus est élevé
 A ce rang glorieux qui m'était réservé.
 Chaque jour , chaque instant accroît leur injustice.
 Hier Opimius faisait un sacrifice ;
 Quintus , un des Licteurs , n'a pas craint d'insulter
 A ceux qui sur mes pas venaient s'y présenter :
 Le Peuple est implacable au moment qu'on l'offense ;
 Quintus a de ses jours payé son insolence :

TRAGÉDIE.

Le Consul aussi-tôt convoquant le Sénat,
 Croit qu'un tel châtiment va renverser l'État.
 On dirait, à l'aspect de sa crainte frivole,
 Que Brennus est encore au pied du Capitole;
 Et tous les Sénateurs qu'Opimius conduit,
 Sont, pour ce grand objet, rassemblés cette nuit.
 Ils ne m'abusent point par ces grossières feintes;
 Je crois à leur vengeance & non pas à leurs craintes;
 Ces Tyrans de la Terre, au sang accoutumés,
 Du meurtre d'un Licteur ne sont pas alarmés;
 Ils le font de mes lois; leur insolente rage
 De mon frère & de moi veut détruire l'ouvrage;
 Contre la liberté tout semble conspirer:
 Mais puisqu'il est des Dieux, j'ose encore espérer.

L I C I N I A.

Ils ont abandonné votre malheureux frère.
 Malgré tant de vertus, le sort lui fut contraire;
 Et contre le Sénat son imprudent effort.....

G R A C C H U S.

Achève, ne crains rien, rappelle-moi sa mort.

L I C I N I A.

Hélas !

G R A C C H U S.

Rappelle-moi ce jour où leur furie
 L'osa frapper au sein des Dieux de la Patrie,
 Sous l'œil de Jupiter, en ce lieu révééré,
 Que la mort d'un grand homme a rendu plus sacré.

A iv

CAIUS GRACCHUS;

J'étais bien jeune alors : au récit d'un tel crime,
 Je vais , je cours m'offrir pour seconde victime.
 J'adresse aux meurtriers des cris mal entendus ;
 Les yeux noyés de pleurs & les bras étendus ,
 Pour la première fois employant la prière ,
 Je leur demande au moins les restes de mon frère :
 Et ce frère & la mort , ils m'ont tout refusé.
 Au mépris des Tyrans son cadavre exposé ,
 Fut jeté dans le Tibre , & l'onde épouvantée
 Roulait avec respect sa tête ensanglantée.
 Près de ce bord fatal , solitaire , & conduit
 Par les faibles lueurs de l'astre de la nuit ,
 Par les traces du sang que je suivais sans cesse ,
 Par la faveur du Ciel , sur-tout par ma tendresse ,
 Je vis , je rassemblai ses membres dispersés ;
 Ma bouche s'imprima sur ses membres glacés ,
 Et ma main déposa sa cendre auguste & chère
 Dans l'urne où l'attendait la cendre de mon père.

CORNÉLIE.

Chagrin toujours nouveau pour un cœur maternel !
 Jour de sang ! premier jour de mon deuil éternel ,
 Où du Peuple Romain la douleur importune
 En stériles sanglots m'apprit mon infortune ;
 Où je vis à mes pieds le second de mes fils ,
 De mon fils égorgé m'apportant les débris !
 D'abord mon désespoir eut quelque violence ;
 Bientôt nos pleurs amers s'écoulaient en silence ;
 Tous deux nous embrassions ces restes généreux ;
 Sur nos seins palpitans nous les serrions tous deux :

O prodige ! il semblerait que ses cendres émues
Sentaient avec plaisir nos larmes confondues.

L I C I N I A.

Grands Dieux !

C O R N É L I E.

Licinia , vous répandez des pleurs !
Ce n'est pas tout encor. Pour calmer ses douleurs ,
Caius abandonné n'avait que Cornélie :
A ses destins alors vous n'étiez point unie.
Les Grands applaudissaient au trépas d'un Héros ;
Et moi près de Caius , étouffant mes sanglots ,
Quel tourment , quel devoir , hélas ! pour une mère !
De la mort de mon fils je consolais son frère.

G R A C C H U S.

O ma mère ! il est vrai.

C O R N É L I E.

Tu t'en souviens , Caius !
Moi , je me consolais en voyant tes vertus.

L I C I N I A.

Hélas ! de ses vertus quelle est la récompense ?
Si les Romains charmés vantent son éloquence ,
S'il est l'appui du Peuple , un Sénat ombrageux
Lui fera payer cher cet honneur dangereux.
Caius doit-il des siens repousser la tendresse ?
Ah ! des chagrins publics le tourmentent sans cesse :

Déformais tout l'appelle en ces paisibles lieux ;
 Ses yeux y trouveront & sa mère & ses Dieux ;
 Et son unique enfant , présent des destinées ,
 Qui voit déjà pour lui s'écouler cinq années :
 Sa tendre épouse enfin que son cœur doit chérir ,
 Aux regards d'un époux viendra souvent s'offrir.
 Caius auprès des siens , si Caius veut m'en croire ,
 Connaîtra le bonheur qui vaut mieux que la gloire.

CORNÉLIE.

Non , non , Licinia , n'abusez point son cœur ;
 Parlez de son devoir & non de son bonheur.
 Voulez-vous , dites-moi , lorsque dans la tribune
 Et de Rome & du Monde on règle la fortune ,
 Qu'il soit dans ses foyers lâchement retenu ,
 Et qu'entré sur la Terre , il en sorte inconnu ?
 Les hommes tels que lui sont nés pour la Patrie ;
 Il lui doit ses talens , ses travaux & sa vie :
 Jusqu'à son dernier jour qu'il s'enchaîne à l'Etat ,
 Qu'il abaisse les Grands , qu'il résiste au Sénat ,
 Que du Peuple sans cesse il prenne la défense ,
 Un immortel renom sera sa récompense.
 Il fait braver , attendre & subir les revers ;
 Et quand les ^{patriotiques} ~~Senateurs~~ , ces Tyrans , ces pervers ;
 Feraient tomber sur lui l'exil & la mort même ,
 Dans le sein de l'exil , à son instant suprême ,
 Sans daigner accuser ses destins rigoureux ,
 Si la Patrie est libre , il sera trop heureux.

SCÈNE III.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE,
FULVIUS.

GRACCHUS.

ON vient.

LICINIA.

C'est Fulvius, c'est ton ami fidèle.

FULVIUS.

Défenseur des Romains, vole où Rome t'appelle.

GRACCHUS.

Quel attentat nouveau se prépare aujourd'hui ?

FULVIUS.

Le Sénat veut la guerre entre le Peuple & lui.

GRACCHUS.

De la part du Sénat rien ne doit me surprendre.

FULVIUS.

Il va nous attaquer, songeons à nous défendre.

Opimius peut tout ; un décret du Sénat

Remet entre ses mains le salut de l'État.

De ses nombreux cliens la place est assiégée :

De Quintus, a-t-il dit, la mort sera vengée.

Telle est son espérance , & nous pouvons juger
 Comment , sur quels Romains il prétend la venger.
 Aux sommets d'Aventin tout le Peuple en alarmes ,
 Par mes soins rassemblés veut recourir aux armes ;
 Car je n'ai point cherché ces faibles citoyens ,
 Vendus à leurs plaisirs , esclaves de leurs biens ;
 Amollis par le luxe , ils ont besoin de maîtres :
 J'ai cherché ces Romains , qui , suivant nos ancêtres ,
 Dans le sein du travail & de la pauvreté ,
 Conservent de leurs mœurs la mâle austérité ;
 Et , des murs du Sénat séparés par le Tibre ,
 Semblent seuls parmi nous respirer un air libre.
 Ces vertueux Romains réunis à ma voix ,
 Vont jurer en ces lieux de défendre nos loix :
 Pour rassurer leurs cœurs dans ces craintes publiques ,
 Ils cherchent ta présence & tes Dieux domestiques ;
 Tes foyers sont pour eux un temple respecté ,
 Que l'encens des Tyrans n'a jamais infecté.

G R A C C H U S.

De ce Peuple opprimé les vertus me sont chères.

S C È N E IV.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE,
FULVIUS, LE PEUPLE.

GRACCHUS.

CITOYENS, mes égaux, mes amis & mes frères,
Venez quelques momens respirer dans mon sein ;
La maison de Gracchus est au Peuple Romain.
D'un Sénat oppresseur vous voyez l'insolence ;
Chez des républicains le Peuple est sans puissance ;
Et le monde par vous soumis à vos tyrans ,
Voit dans les mêmes fers gémir ses conquérans.
Auprès des Sénateurs dépouillez la contrainte ;
Si vous les abordez sans respect & sans crainte ,
Non les regards baissés , tels qu'aux pieds des autels ,
On vous voit présenter vos vœux aux immortels ,
Non comme les soutiens, les protecteurs du Tibre ,
Mais comme vos égaux, membres d'un peuple libre ;
Si vous foulez aux pieds l'orgueil patricien ;
Enfin , si vous pouvez, fiers du nom plébéien ,
Sourds aux vains préjugés d'une antique noblesse ,
Concevoir votre force & sentir leur faiblesse ;
Tous ces droits éternels que vous avez perdus ,
Soyez sûrs qu'en un jour ils vous seront rendus.
Détruisez, renversez ces abus sacrilèges ,
Tous ces vols décorés du nom de privilèges.

Jusqu'ici peu jaloux de votre dignité,
 Vous avez adoré le nom de liberté;
 Elle n'existe point dans les remparts de Rome;
 Par-tout où l'homme enfin n'est point égal à l'homme;
 Mais la fin de vos maux est en votre pouvoir;
 Et punir ses tyrans c'est remplir un devoir.

LE PEUPLE.

Jusqu'au fond de nos cœurs sa voix se fait entendre;
 C'est la voix de son frère.

GRACCHUS.

Amis, voyez sa cendre.

Là, de Tiberius les débris consumés,
 Par la main fraternelle ont été renfermés.
 Vous l'avez tous connu: ce sublime génie,
 Cher au Peuple Romain, craint de la tyrannie,
 Cette voix, ces accens que vous n'entendrez plus,
 Ces foudres d'éloquence & ces mâles vertus,
 Cet œil où respirait son ame ardente & fière,
 Tout est là, Citoyens, tout n'est plus que poussière.
 Honorez de vos pleurs ce sacré monument,
 Et déposons sur lui notre commun serment.

FULVIUS.

Aux destins de Gracchus les vrais Romains s'unissent;
 Prononce le serment, tous nos cœurs applaudissent.

GRACCHUS.

O mon frère ! en ces lieux que ton cœur a chéris ,
 Sous le toit paternel & devant ces débris
 Aussi saints que les Dieux adorés dans nos Temples ,
 Nous jurons (1) d'imiter tes généreux exemples ,
 De servir , de défendre avec fidélité
 Les intérêts du Peuple & de la Liberté.
 Si nos cœurs se rendaient coupables d'inconstance ,
 Puisse-nous obtenir pour notre récompense
 Le trépas , le remords abreuvé de poisons ,
 Et l'opprobre éternel qui suit les trahisons !

CORNÉLIE.

Généreux Citoyens , que le Ciel vous seconde !
 Allez & préparez la Liberté du monde.
 Toi , mon fils , mon soutien , mon unique trésor ,
 Par qui Tiberius semble exister encor ,
 Du fond de l'urne sainte & chère à la Patrie ,
 Dis-moi , n'entends-tu pas une voix qui te crie :
 „ Mon frère me survit ; je suis mort égorgé ;
 „ Dix ans sont écoulés ; je ne suis point vengé ? ”
 Écoute , mon cher fils , & le Ciel & ta mère ,
 Sois docile à la voix de ton malheureux frère ,
 Sois sensible à ses cris qui te sont adressés ,
 Fais payer au Sénat les pleurs que j'ai versés ;
 Prends , reçois ce poignard des mains de Cornélie ;
 Sans remords , sans délai , frappe la tyrannie ;

(1) Caius , en prononçant ces mots , étend la main vers l'urne
 de Tiberius ; Fulvius & le Peuple font le même mouvement.

Cours, vole, en répandant le sang des inhumains,
Venger ton frère, toi, ta mère & les Romains.

GRACCHUS.

Donnez; je prends ce fer, je le prends pour défendre
Un sang que le Sénat peut songer à répandre,
Ou pour me délivrer des Tyrans & du jour,
Si notre liberté succombait sans retour.
Modérez toutefois l'ardeur qui vous emporte;
Contre les Sénateurs votre haine est bien forte;
Rome fait à quel point mon cœur doit les haïr;
Mais c'est avec la loi que je veux les punir.
D'un autre châtement la violence extrême,
Est indigne de moi, d'un frère & de vous-même:
Votre fils ne doit point imiter le Sénat,
Et venger un Héros par un assassinat.

CORNÉLIE.

Ah! les Patriciens seront moins magnanimes;
Ils sont depuis long-temps accoutumés aux crimes.

LICINIA.

De tes vils ennemis, si la barbare main.....
Je ne puis achever.

GRACCHUS.

S'ils me percent le sein,
J'aurai fait mon devoir, je reverrai mon frère.

LICINIA.

LICINIA.

Tu peux abandonner ton épouse & ta mère !

GRACCHUS.

Quand ma mort de vos yeux fera couler des pleurs ;
Ma gloire au moins pourra consoler vos douleurs.

LICINIA.

Et notre fils , cruel !....

GRACCHUS.

Son père le confie
A tes soins , chère épouse , à ceux de Cornélie.

FULVIUS.

Que Rome en cet enfant reconnaisse un Gracchus.

GRACCHUS.

Fille de Scipion , vous , fille de Crassus ,
Qui toutes deux m'aimez , & qui m'êtes si chères ,
Rentrez ; aux immortels adressez vos prières.
Vous , descendans de Mars , venez au nom des lois ;
Sur des Usurpateurs reconquérir vos droits.
Qu'un Peuple , Roi de nom , cesse enfin d'être esclave ;
Il est temps d'abaisser un Sénat qui vous brave ;
Il est temps d'abolir la distance des rangs :
Je pouvais augmenter le nombre des Tyrans ;

B

Au sein de mes foyers , aux camps , à la tribune ;
 J'ai depuis mon berceau suivi votre fortune ;
 Du Sénat ^{des nobles} en fureur j'affronterai les coups ,
 Et mes derniers soupirs seront encor pour vous :

Fin du premier Acte.

A C T E II.

Pendant cet Acte & le troisieme , la Scène est dans la place publique. La tribune est au milieu de la place. Le fond du Théâtre représente une vue de Rome. On doit distinguer le Capitole , des jardins , des palais , & le Tibre dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS , DRUSUS , SÉNATEURS ,
CHEVALIERS , LICTEURS.

O P I M I U S .

SÉNATEURS , Chevaliers , Cliens des Sénateurs ;
De la grandeur romaine illustres protecteurs ,
Le feu long-temps caché de la guerre civile
Est tout près d'éclater au sein de notre ville ;
Hâtez-vous de l'éteindre , & songez que Gracchus
Est le premier auteur du meurtre de Quintus.
Vous savez que docile aux projets de son frère ,
Comme lui du Sénat implacable adversaire ,
Par une loi conforme aux vœux des Plébéïens ,
Il prétend vous ravir vos honneurs & vos biens :

Bij

Je fais que dans ces lieux il doit bientôt paraître ;
 C'est à nous d'arrêter les complots de ce traître.
 Toi qui viens d'obtenir l'honneur du Tribunat,
 Et qui dois ta fortune aux bontés du Sénat,
 As-tu pour le servir employé ta prudence ?
 As-tu des Plébéïens caressé l'inconstance ?
 Et le nom de Gracchus, trop long-temps révééré,
 A l'oreille du Peuple est-il encor sacré ?

D R U S U S.

Il suffit, j'ai parlé ; sois sans inquiétude :
 Tu fais, Opimius, quelle est la multitude.
 Sa faveur qu'on obtient & qu'on perd en un jour ;
 Semble à ce nom célèbre échapper sans retour.
 Le Peuple obéira ; que le Sénat ordonne ;
 En admirant Gracchus, le Peuple l'abandonne :
 Mais le nom du Sénat est par-tout respecté.

O P I M I U S.

S'il est ainsi, Drusus, Rome est en sûreté.
 Suivi des factieux, notre ennemi s'avance.
 Qu'il leur fasse admirer sa fougueuse éloquence :
 Dans la tribune encor nous entendrons sa voix ;
 Du moins nous l'entendrons pour la dernière fois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRACCHUS, FULVIUS,

PEUPLE.

GRACCHUS.

CONSUL, autour de toi pourquoi donc cette armée?

OPIMIUS.

La liberté, Caius, n'en peut être alarmée.

Le salut de l'État en mes mains est remis;

Hier, au sein de Rome un meurtre s'est commis.

Tu le fais.

GRACCHUS.

Des Romains j'ai blâmé la vengeance,

Autant que du Licteur j'ai blâmé l'insolence.

FULVIUS.

Avant d'oser parler du meurtre de Quintus,

Il faut venger la mort de l'ainé des Gracchus.

Romains, aux Sénateurs on a vendu sa tête;

Du dernier Scipion elle fut la conquête.

GRACCHUS.

Depuis ce jour fatal, cette image en tous lieux

De son aspect sanglant vient effrayer mes yeux.

B ij

Où fuir , où l'éviter dans les remparts de Rome ?
Ira-je au Capitole où périt ce grand homme ?
Irai-je en mes foyers qu'il avait habités ,
Le nommer , le chercher , trouver de tous côtés
Ses pas , son souvenir , son absence éternelle ,
Et partager en vain la douleur maternelle ?
Ah ! pour le bien public étouffons nos regrets :
Romains , tout doit céder aux communs intérêts ;
C'est par votre bonheur qu'il faut venger mon frère :
Retirons de l'oubli ce projet salutaire
Qui devait de nos murs chasser la pauvreté ,
Et que dans la tribune il avait présenté.
Entre les Citoyens resserrons la distance ;
Écartons les besoins , arrêtons l'opulence :
Nous voyons les trésors acheter les honneurs ,
Et déjà nous perdons nos vertus & nos mœurs :
Si bientôt , dès ce jour , une main prompte & sûre
Ne guérit de l'État la profonde blessure ,
Je vois dans l'avenir des maux plus dangereux ;
Nos Grands seront des Rois , ils s'uniront entre eux ;
Et l'aristocratie , ou le joug monarchique ,
Écraseront enfin la puissance publique.
S'il fallait partager les biens de vos aïeux ,
Et le champ paternel habité par vos Dieux ,
Ma loi commanderait le vol & les rapines ;
L'État n'offrirait plus que de vastes ruines.
Mais aux Patriciens quel pouvoir a transmis
Les champs des Nations , les biens des Rois soumis ?
Ceux qui dans les combats ont exposé leur tête ,
Ont tous un droit égal aux fruits de la conquête :

Fixez donc l'étendue & la somme des biens
Dont pourront désormais jouir les Citoyens ;
De vos champs usurpés commencez le partage ;
Divisez entre vous le public héritage :
C'est par de telles lois , c'est par l'égalité
Qu'on peut à Rome encor rendre sa liberté.

O P I M I U S .

La liberté , Caius , n'est pas l'indépendance :
Pourquoi pousser le Peuple à tant de violence ?
Contre ses Protecteurs oses-tu l'animer ?
Tu l'as rendu féroce , il est fait pour aimer.
S'il se laissait tromper par tes projets coupables ,
Dans peu , je le prédis , ces lois impraticables
Semeraient la discorde au milieu de l'Etat ,
Et perdraient à la fois le Peuple & le Sénat.
Peux-tu nous reprocher des trésors , des richesses
Qu'aux Romains indigens prodiguent nos largesses ?
Dans les calamités notre zèle & nos soins
N'ont-ils pas en tout temps prévenu leurs besoins ?
Peuple , n'écoutez pas des plaintes indiscrètes ;
Sur vos chagrins publics , sur vos peines secrètes ,
Vos Pères , vos Patrons auront toujours les yeux ;
Respectez le Sénat , craignez les factieux.

G R A C C H U S , à la tribune.

Ce respect filial & cette dépendance
Pouvait servir l'Etat quand Rome en son enfance
Croyait dans les Tarquins chasser tous les Tyrans ;
Vous n'imiterez pas vos aïeux ignorans ;

Biv

Quatre siècles entiers ont accru les lumières ;
 Vous n'avez plus besoin de Patrons ni de Pères ;
 Mais il faut que les biens que vous avez conquis
 Avec égalité soient enfin répartis.
 Vainqueurs des Nations , est-ce assez d'esclavage ?
 Les monstres des forêts ont un antre sauvage ;
 Ils évitent du moins sous des rochers déserts ,
 Les traits brûlans du jour , la rigueur des hivers ;
 Et , quand la nuit survient , dans le creux des montagnes ,
 Ils goûtent le sommeil auprès de leurs compagnes.
 Et , vous , le Peuple Roi , l'élite des humains ,
 Vous , descendans de Mars , & Citoyens Romains ,
 Vous , dans le monde entier qu'embrassent vos conquêtes ,
 Vous n'avez point d'asile où reposer vos têtes :
 Maîtres de l'Univers , quittez ce nom si beau ;
 Vous n'avez pas un antre & pas même un tombeau.

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE,

Il est trop vrai ; les Grands ont comblé nos misères ;
 Il nous faut désormais des lois plus populaires.

D R U S U S , montant à la tribune.

Redoutez , Citoyens , vos premiers mouvemens ;
 N'imites point Caius en ses emportemens.

Quoi ! les Représentans de la grandeur romaine

Ont-ils donc en effet mérité votre haine ?

Vous les méconnaîsez ; ils sont vos vrais soutiens :

Définiez-vous.

GRACCHUS.

Tribun, cher aux Patriciens,
Toi, qui t'enorgueillis d'être un de leurs complices,
A quel prix leur vends-tu ton zèle & tes services?

DRUSUS, à la tribune.

Mon zèle est pur, Caius, il n'est point acheté;
Je ne fers que l'Etat, la raison, l'équité.
Mais vous, Romains, mais vous, quelle est votre faiblesse?
Quels sont donc les Héros que vous vantez sans cesse?
Deux Tyrans Plébéïens, jaloux des Sénateurs,
Deux frères que l'orgueil a rendus Novateurs,
Renversant par degrés la liberté Romaine,
Factieux par instinct, par intérêt, par haine,
Infectant vos esprits de leurs préventions,
Et pour vous subjuguier flattant vos passions.
Voilà les grands exploits de Caius, de son frère.
Ces bienfaits exceptés, dût ma franchise austère
D'un parti qui succombe irriter le courroux,
J'oserais demander ce qu'ils ont fait pour vous.

Drusus s'assied dans la tribune.

FULVIUS, accourant à la tribune.

Ce qu'ont fait les Gracchus pour le Peuple de Rome!
Est-il vrai? Dans ces murs on peut trouver un homme
Qui parle des Gracchus & demande aujourd'hui
Au Peuple rassemblé ce qu'ils ont fait pour lui!
Eux tromper les Romains! c'est toi qui les égares.
Citoyens, Alliés, Etrangers & Barbares,

Tout, des Grands, des Préteurs t'apprendra les forfaits;
 Tout, de nos deux Héros t'apprendra les bienfaits.
 J'ai suivi les Gracchus du jour qu'il les vit naître,
 L'Univers les connaît; j'ai dû les mieux connaître;
 A leurs divins travaux je fus associé,
 Et ma plus grande gloire est dans leur amitié.
 Ton châtement sera le récit de leur gloire;
 Voici ce qu'ils ont fait; gardes-en la mémoire.
 Contre les Magistrats les faibles protégés,
 Par d'utiles moissons les pauvres foulagés,
 Ces moissons dans nos murs s'accumulant d'avance;
 Tous les ans aux Romains assurant l'abondance,
 Des chemins somptueux s'ouvrant de toutes parts,
 La Cité d'Annibal relevant ses remparts,
 Enfin des monumens plus sacrés, plus augustes,
 Des abus renversés, des lois saintes & justes,
 Qui dans le monde entier fondaient la liberté,
 Si le Sénat Romain n'avait pas existé.

L E P E U P L E.

Les Gracchus ont aimé le Peuple pour lui-même;
 Eux seuls ont mérité que le Peuple les aime.

D R U S U S, toujours à la tribune.

Fulvius, si tu veux vanter les deux Gracchus,
 Nomme les Nations, les Rois qu'ils ont vaincus.
 La fuite des Gaulois fut-elle leur ouvrage?
 Ont-ils dompté Pyrrhus & subjugué Carthage?
 Ces durs Patriciens, ces cruels Sénateurs,
 Voilà nos Généraux & nos Triomphateurs.

Je vois de tous côtés des Nations sujettes ,
Contentes sous nos lois de leurs propres défaites ,
Des Rois fiers de tenir leur sceptre de nos mains ,
Et de monter au rang de Citoyens Romains ;
La République au loin s'étendant par la guerre.
Terminant son empire aux confins de la terre.
Il faut bien avouer que des exploits si grands
Ne sont dûs qu'aux héros qu'on appelle tyrans.
Tant d'éclat, de succès, tant de siècles de gloire,
Sont-ils en un moment loin de votre mémoire ?
Est-ce un crime aujourd'hui d'oser s'en souvenir ?
Est-ce vos bienfaiteurs que vous voulez punir ?

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE.

Non, jamais.

O P I M I U S à *Fulvius*.

Au Tribun, crois-tu pouvoir répondre ?

F U L V I U S.

Gracchus dans la tribune est prêt à le confondre.

LE PEUPLE.

Ecoutons. C'est Gracchus. Il paraît agité.

G R A C C H U S , *remontant à la tribune.*

Romains, je ne puis voir avec tranquillité ,
Je n'entendrai jamais, sans une honte extrême ,
Un Magistrat du Peuple, élevé par vous-même ,
Rendre aux Patriciens des hommages si doux ,
Et vous compter pour rien, en s'adressant à vous.

Le Tribun nous rappelle & Pyrrhus & Carthage ;
Mais la gloire des chefs est-elle sans partage ?
L'honneur de commander à des Soldats Romains
N'a-t-il pas influé sur leurs brillans destins ?
Sans tous les Plébéïens , morts pour la République
Dans les forêts d'Épire , aux campagnes d'Afrique ,
Emile & Scipion , sans gloire & sans exploits ,
N'auraient pas à leur char enchaîné tant de Rois.
Plébéïens , vrais guerriers , je vois vos cicatrices :
Les nobles à la guerre ont cherché les délices ;
Ils régnaient dans les camps ; vous avez combattu :
Vos chefs ont triomphé quand vous avez vaincu.
Ils ont gardé pour eux la gloire & l'opulence ,
Ils ne vous ont laissé que l'obscur indigence ;
Ils ne vous ont laissé que le partage affreux
De travailler , de vaincre & de mourir pour eux.
Sur les monts , sur les mers , chez des peuples barbares ,
Votre sang a coulé pour des tyrans avares.
Mais que font , après tout , aux yeux Patriciens ,
Les travaux , les sueurs , le sang des Plébéïens ?
Drusus s'est bien rempli de leur orgueil farouche ;
Le Sénat tout entier a parlé par sa bouche.
Et vous osez , Romains , haïr les Sénateurs !
Vous osez oublier qu'ils sont vos bienfaiteurs !
Ah ! si vous en doutiez , si vos cœurs insensibles
Demandaient à Drusus des garans infailibles ,
Vous pourriez en trouver sans sortir de ces lieux ,
Et de sanglans témoins sont présens à vos yeux.
C'est ici que mon frère a péri leur victime ;
Mon frère vous aimait , & voilà tout son crime.

Au fond du Capitole allez interroger
Jupiter Protecteur qui le vit égorger.
Faisceaux, glaive, Licteurs, or vil & sanguinaire,
Qui commandas le meurtre, & qui fus son salaire,
Et vous, temple sacré, tribune où tant de fois
Des Romains opprimés il défendit les droits,
Autel qu'il embrassait de sa main défaillante,
Tibre, où j'ai recueilli sa dépouille sanglante,
Elevez-vous, tonnez contre ce peuple ingrat;
Et qu'il apprenne enfin les bienfaits du Sénat.

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE.

Oui, voilà ses bienfaits, ils demandent vengeance.

O P I M I U S.

C'en est trop : d'un Consul déployons la puissance.
Rangez-vous près de moi, Sénateurs, Chevaliers,
Vous tous bons Citoyens, intrépides guerriers.
La main de Scipion aux exploits aguerrie,
A de Tiberius délivré la Patrie :
On est tenté de fuivre un exemple si beau,
Et tous les factieux ne sont pas au tombeau.
Quels sont les révoltés qui demandent vengeance,
Lorsqu'on doit du Sénat implorer l'indulgence ?
Qu'ils sachent qu'à l'instant je puis les accabler ;
Je n'ai qu'un mot à dire, & leur sang va couler.

LE PEUPLE.

Que tardons-nous encore à punir cette audace ?

Citoyens....

FULVIUS.

Tu l'entends; le Consul nous menace.

LE PEUPLE.

Meurent les Sénateurs !

GRACCHUS.

Citoyens, arrêtez.

LE PEUPLE.

Ils sont cruels.

GRACCHUS.

Sans doute; & vous les imitez.

LE PEUPLE.

Vengeons-nous.

GRACCHUS.

Arrêtez : malheur à l'homicide !

La loi seule a le droit de frapper un perfide;
~~Le sang retombera sur la tête perfide.~~*laissez frapper la loi!*
~~Des lois & non du sang~~ ne souillez point vos mains;

Romains, vous oseriez égorger des Romains !

Ah ! du Sénat plutôt périssons les victimes;

Gardons l'humanité, laissons-lui tous les crimes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CORNÉLIE, LICINIA,
LE FILS DE GRACCHUS.

LICINIA.

Ses jours sont en péril. Le voilà ; je frémis.

GRACCHUS.

Que vois-je ? mon épouse & ma mère & mon fils !

OPIMIUS.

Gardez-vous d'approcher.

GRACCHUS.

Conservez votre vie.

OPIMIUS.

Fuyez ces lieux.

CORNÉLIE.

Moi fuir ! connais-tu Cornélie ?

Mère , auprès de mon fils , je brave le danger :

Aux côtés de Caius nous venons nous ranger ;

A ses côtés ; c'est-là le poste de sa mère.

Si j'avais dans le temple accompagné son frère ,

J'aurais péri cent fois par vos coups inhumains

Avant que mon enfant fût tombé sous vos mains.

O P I M I U S.

J'excuse vos transports, je plains votre tendresse;
 Mais des esprits ardens qui fermentent sans cesse,
 Remplissent nos remparts de troubles éternels,
 Et Caius est le chef de tous ces criminels.

L I C I N I A.

Mon époux!

C O R N É L I E.

Qu'a-t-il fait?

O P I M I U S.

Sans cesse il nous outrage;
 Il nourrit contre nous des sentimens de rage;
 De son cœur ulcéré rien ne peut les bannir.

C O R N É L I E.

Et qu'a-t-il mérité?

O P I M I U S.

La mort doit le punir.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS;
 LE PEUPLE.

La mort!

C O R N É L I E.

Non, non, cruel, c'est à moi qu'elle est due:
 L'orgueil des Scipions dont je suis descendue,
 Le nom, les dignités, le rang de mes aïeux,
 Tous ces fantômes vains ne sont rien à mes yeux.

Mes

Mes fils , voilà mes biens , mes trésors , ma parure ;
 J'ai gravé dans leur cœur les lois de la Nature ,
 Le respect pour le Peuple & l'amour de ses droits :
 Au sein de leur berceau , je leur ai dit cent fois ,
 Qu'il faut de l'indigent soulager les misères ,
 Que des Patriciens les Plébéciens sont frères ;
 Que l'homme en tout pays naît pour la liberté ,
 Et qu'il n'est de grandeur que dans l'égalité.
 Tous deux ont cru leur mère , & leur mère est contente ;
 Ils ont par leurs vertus surpassé mon attente.
 Je vous rends grace , ô Dieux ! j'ai porté dans mon sein
 Deux mortels vraiment grands , l'honneur du nom Romain :
 Leur gloire impérissable à la mienne est unie ;
 L'Univers avec eux citera Cornélie.
 Si le Sénat punit la gloire & les vertus ,
 C'est trop peu d'immoler le dernier des Gracchus.
 Ne vous arrêtez point au milieu de vos crimes ;
 Consul , Patriciens , voilà d'autres victimes ;
 Venez , près de Caius vous voyez tous les siens.
 Où sont vos meurtriers ? ses forfaits sont les miens.
 Par sa mère du moins commencez le carnage ;
 Sur mon corps déchiré frayez-vous un passage ;
 Payez de vos trésors nos cadavres sanglans ,
 Et goûtez à longs traits le plaisir des Tyrans.

L E P E U P L E.

Vive des deux Gracchus la digne & tendre mère !

O P I M I U S.

C'est avec ces discours qu'on séduit le vulgaire ;

C

Voilà par quels moyens les fléaux de l'État
Ont toujours désuni le Peuple & le Sénat.
Il est temps de finir ces sanglantes querelles.

L I C I N I A.

Et quel est ton dessein ?

O P I M I U S.

De frapper les rebelles.

L I C I N I A.

Barbare ! c'est ainsi.....

O P I M I U S.

C'est ainsi que je dois
Prévenir le désordre & défendre les lois.

L I C I N I A.

Cesse d'éterniser la publique infortune :
Voilà ton seul devoir. Au pied de la tribune ,
Dans le sein du Forum , à la face des Dieux ,
Les meurtres n'ont-ils pas épouventé nos yeux ?
Et des Patriciens le courroux implacable
N'a-t-il pas fait couler un sang irréparable ?
Que la pitié succède à tant d'inimitié.

G R A C C H U S.

La pitié du ^{Consul} Sénat l'orgueil est sans pitié.

O P I M I U S.

Crois-tu des Sénateurs mériter la clémence ?

GRACCHUS.

Je n'en ai pas besoin, j'aime mieux leur vengeance.

OPIMIUS.

Eh bien.....

GRACCHUS.

Vil assassin : frappe & fais ton devoir.

LICINIA.

Consul, n'écoute pas ses cris, son désespoir ;
Au nom de ton épouse, écoute la Nature.

OPIMIUS.

La loi parle.

LICINIA.

A tes pieds c'est moi qui t'en conjure.

GRACCHUS, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

O Ciel !

GRACCHUS.

Licinia, l'épouse de Gracchus,
Aux genoux d'un Consul ! aux pieds d'Opimius !

LICINIA.

Ah ! je n'en rougis point, je suis épouse & mère.
Que cet enfant, Consul, te parle pour son père.

OPIMIUS.

Écoutez : si Gracchus n'est pas un factieux ;
Si le sang des Romains lui semble précieux ,

C ij

De ses intentions le Sénat veut un gage.

GRACCHUS.

J'y consens ; quel est-il ?

OPIMIUS.

Cet enfant pour otage.

LICINIA.

Mon fils !

OPIMIUS.

Licinia, ne craignez rien pour lui.

GRACCHUS, après un silence très-marqué.

Citoyens, de la paix je veux être l'appui.
A cet objet sacré mon cœur se sacrifie,
Et voici mon enfant qu'à tes mains je confie.
Que le Sénat pourtant n'espère rien de moi ;
Au Peuple souverain je garderai ma foi.
Que devant Jupiter ce traité s'accomplisse :
Courons au Capitole implorer sa justice ;
Qu'il accueille aujourd'hui nos paisibles sermens ;
Et périsse à nos yeux, au milieu des tourmens,
Tout Romain, tout mortel qui par la violence
Osera dans ces murs établir sa puissance ;
Qui versera du sang, qui détruira les lois,
Et qui voudra du Peuple anéantir les droits.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS, LICTEURS.

OPIMIUS.

OUI, malgré notre haine & notre impatience,
Tu vois qu'il a fallu différer la vengeance ;
Gracchus respire encore, & c'est pour nous braver.

DRUSUS.

Du piège qui l'attend rien ne peut le sauver.
La paix entre ennemis est de courte durée.

OPIMIUS.

Dans son cœur, dans le mien la paix n'est point jurée.

DRUSUS.

Qu'importe le courroux de ce fier Plébéien,
Impuissant ennemi du nom Patricien !
Contre tout son parti les Juges & les Prêtres
Feront parler les lois, les Dieux de nos ancêtres ;

C ii j

Les Dieux , les lois , Consul ! c'est par-là qu'on séduit ;
Et c'est avec des mots que le Peuple est conduit.

O P I M I U S .

Quel est donc sur les cœurs l'ascendant du génie !
D'une éloquente voix quelle est la tyrannie ,
Si l'orgueil irrité d'un Sénat tout-puissant
L'écoute avec respect & cède en frémissant !
Les talens de Gracchus , le souvenir d'un frère ,
La vertu , les aïeux , le grand nom de sa mère ;
Tout , contre le Sénat semblait parler pour lui ,
Et plus que tu ne crois le Peuple est son appui.
Ah ! si dans les esprits on pouvait le détruire !
Si , ne pouvant le vaincre , on pouvait le séduire !
Au nom du bien public & de son intérêt ,
Je viens d'en obtenir un entretien secret ;
Jusqu'à flatter Caius je saurai me contraindre :
Si je puis l'ébranler nous n'avons rien à craindre ;
Nous le verrons , Drusus , expirer sous les coups
D'un Peuple qu'il osait exciter contre nous.

D R U S U S .

Je le crois : cependant si Caius inflexible
Oppose à tes discours une ame inaccessible ;
Si les séductions irritent ses mépris.....

O P I M I U S .

Au même instant , Drusus , sa tête est mise à prix.
J'aurai soin de hâter des rigueurs nécessaires ;
Le Sénat a besoin de la mort des deux frères.

La main de Scipion fit tomber le premier;
Et des bras éprouvés puniront le dernier.
Il vient. Retire-toi.

Drusus sort.

SCÈNE II.

OPIMIUS, GRACCHUS, LICTEURS.

GRACCHUS.

TU n'as pas mon estime.

Tu me hais dès long-temps, & ton Sénat m'opprime;
Au nom du bien public tu m'as fait appeler,
Et par-tout à ce nom tu me verras voler.
Que veux-tu ?

OPIMIUS.

Qu'entre nous l'inimitié s'oublie.

C'est l'intérêt de Rome ; il nous réconcilie :
Que la cause du Peuple & des Patriciens
Déformais réunie ait les mêmes soutiens.
Les talens, les vertus qui te rendent illustre
Pourront, si tu m'en crois, briller d'un plus beau lustre.
Je fais que ton esprit assiégé de soupçons,
De bonne heure a sucé de funestes leçons ;
Un dangereux exemple a séduit ton enfance ;
Et de Tiberius la coupable imprudence...

Consul, que les tyrans qui l'ont fait égorger
Devant son frère au moins cessent de l'outrager.
Poursuis.

Je ne veux pas insulter sa mémoire;
En plaignant ses erreurs, je respecte sa gloire:
Mais toi, qui parmi nous tiens sa place aujourd'hui,
Instruit par ses revers, sois plus sage que lui.
Il en est temps encor, cherche à te mieux connaître;
Vois quel est ton destin; vois quel il pouvait être.
La tribune est ici le chemin des honneurs;
Mais loin de les aigrir, il faut gagner les cœurs.
Tu pouvais obtenir la pourpre consulaire,
Transmettre à tes enfans un rang héréditaire,
Et porté par la gloire au milieu du Sénat,
Être un des Protecteurs de Rome & de l'Etat.
Oses-tu préférer à ces grands avantages,
Quelques brillans succès mêlés de tant d'orages;
Les applaudissemens des Plébéïens flattés,
Et le nom trop fameux d'un chef de révoltés?
Oui; d'un reproche amer excuse l'énergie;
Rougis en contemplant ta longue léthargie;
Eveille-toi, Caius, & regarde avec moi
Quels sont les Partisans d'un Romain tel que toi.
Un ramas d'indigens & de vils prolétaires,
Dont les Grands par pitié se sont fait tributaires,
Et qui dans le Forum, ligués contre les Grands,
Comblés de nos bienfaits nous appellent Tyrans.

Voilà ceux dont Caius est le flatteur docile :
 Ah ! ce n'était point là le parti de Camille ,
 Et les deux Scipions , tes illustres aïeux ,
 N'étaient point protégés par quelques factieux.
 Descendans des héros , choisis-les pour modèles ,
 Laisse-la des amis légers & peu fidèles ,
 Range-toi du parti de nos antiques lois ,
 Et gouverne avec nous les Peuples & les Rois.

GRACCHUS.

Consul , est-ce à Gracchus que ce discours s'adresse ?
 Crois-tu qu'à ton projet le Peuple s'intéresse ?
 J'aurais été surpris qu'un Membre du Sénat
 Eût daigné s'occuper du bien de tout l'Etat.
 Mais c'est moi qui m'abuse , & ton humeur altière
 Voit dans les Sénateurs la République entière ;
 Le reste des humains disparaît à tes yeux ,
 Et tous les Plébéïens font des séditieux.
 Toi , dont l'orgueil barbare insulte au misérable ,
 Pour être infortuné , crois-tu qu'on soit coupable ?
 La pauvreté du Peuple exclut-elle ses droits ?
 S'il est des indigens , c'est la faute des lois :
 C'est votre avidité qui fait leur indigence ;
 C'est vous qui séduisez leur docile ignorance ;
 C'est vous , Patriciens , vous qui les corrompez ;
 Sur leur propre intérêt c'est vous qui les trompez.
 Ils ne sont pas toujours chargés de vos outrages :
 Sitôt qu'au champ de Mars ils donnent leurs suffrages ,
 Leur pauvreté , Consul , n'a plus rien de honteux ,
 Et l'orgueil du Sénat se courbe devant eux.

Je les vois sur vous tous exercer leur empire,
 Bassément courtisés quand ils doivent élire,
 Rejetés loin de vous quand ils n'élisent plus,
 Dignes de vos mépris, quand ils vous ont élus.

O P I M I U S.

Toi, qui ne souffres point qu'on outrage ton frère,
 Parle avec moins de haine, avec moins de colère;
 N'insulte pas, Gracchus, un Sénat redouté.

G R A C C H U S.

Et toi, n'insulte pas Rome & l'humanité.
 Tu dois plus de respect, plus de reconnaissance,
 Au Peuple que tu sers & qui fait ta puissance.

O P I M I U S.

Il suffit. Terminons tous ces vains différends.
 Tu peux être l'égal ou le fléau des Grands,
 L'ami des Sénateurs, ou bien leur adversaire;
 Crains de te repentir du choix que tu vas faire;
 Tel est l'unique objet qui nous rassemble ici;
 Et je veux ta réponse à l'instant.

G R A C C H U S.

La voici.

Je ne transige point avec la tyrannie;
 La querelle du Peuple à ma cause est unie;
 A de vils préjugés rien ne peut m'asservir,
 Et pour l'égalité je veux vivre & mourir.

O P I M I U S.

L'égalité ! ce mot stérile & chimérique ,
 Qu'on répète toujours , que jamais on n'explique ,
 De tous les préjugés renferme le plus grand ;
 Et la nature humaine est mon premier garant.
 L'assassin , le brigand , un esclave imbécille ,
 Egalent-ils Brutus , Scévola , Paul-Emile ?
 D'un fantôme adoré déserte les autels ;
 L'inégalité règne au milieu des mortels :
 Les vertus , les talens , & sur-tout l'opulence ,
 Etablissent entre eux un intervalle immense :
 Rien ne peut de ces dons surmonter l'ascendant ;
 Et du riche en tous lieux le pauvre est dépendant.

G R A C C H U S.

Tu feins , Opimius , de ne me pas comprendre.
 Ecoute ; je savais , avant que de t'entendre ,
 Quelle est l'autorité des talens , des vertus ,
 Et de l'or , ce pouvoir que tu vantes le plus.
 Eh bien , ni les vertus , ni l'or , ni le génie
 Ne peuvent justement fonder la tyrannie.
 Les Membres d'un Etat , égaux devant les lois ,
 Unis des mêmes nœuds , ont tous les mêmes droits.
 La Nature aux mortels n'a point donné d'entraves ;
 Elle n'a point créé des Tyrans , des Esclaves ;
 Elle a créé , Consul , la sainte égalité ,
 Et sa main dans nos cœurs grava la liberté.
 Des seuls Patriciens ce n'est point le partage ;
 Elle appartient au monde ; & ce grand héritage

Est à tous les humains dispensé par les Cieux ;
Tel que l'astre du jour qui luit pour tous les yeux.

O P I M I U S.

C'est ainsi que le Peuple est bercé d'un système
Dangereux pour l'Etat, dangereux pour lui-même.

G R A C C H U S.

Ce système, Consul, ne peut nuire à l'Etat ;
Il peut servir le Peuple, aux dépens du Sénat.

O P I M I U S.

Songes-tu que ton fils est en notre puissance ?

G R A C C H U S.

J'y songe ; & les Tyrans chérissent la vengeance.
Je donnerais mes jours pour conserver mon fils ,
Et tu vois à ce nom tous mes sens attendris.
Si vous croyez avoir besoin d'un nouveau crime ,
Tigres , frappez encor cette tendre victime ;
Vous me verrez toujours braver votre pouvoir ,
Et mourir de douleur , en faisant mon devoir

O P I M I U S.

Caius, je plains ta haine, & je voudrais l'éteindre.

G R A C C H U S.

Ne plains pas la vertu ; le crime est seul à plaindre.

O P I M I U S.

Qui voudra t'imiter & se perdre avec toi ?

GRACCHUS.

Quand il ne resterait que Fulvius & moi...

OPIMIUS.

Fulvius ! & crois-tu qu'à lui-même contraire ,
Il oubliera toujours son rang de Consulaire ?
S'il osait s'expliquer , & s'il n'éprouvait pas
Quelque honte secrète à faire un premier pas ,
Aux intérêts du Peuple il serait infidèle ;
L'occasion lui manque , il l'attend , il l'appelle ;
Prêt à se rallier à la cause des Grands...

GRACCHUS.

Tu veux nous désunir , & c'est l'art des Tyrans.
Fulvius , me dis-tu , mon ami n'est qu'un traître !
Non , je ne le crois point ; mais je le vois paraître.
Tu frémis à ses yeux ! ta rougeur te dément.

SCÈNE III.

OPIMIUS, GRACCHUS, FULVIUS,
LICTEURS.

GRACCHUS.

FULVIUS, le Consul m'assure en ce moment
Que tu veux abjurer la cause populaire ,
Et qu'aux Patriciens tu t'efforces de plaire.

F U L V I U S .

Moi , grands Dieux ! au Sénat je pourrais me lier !

G R A C C H U S .

Viens , ne t'abaisse pas à te justifier ;
 Viens , embrasse un ami qui t'aime & qui t'estime ;
 Un cœur tel que le tien n'est pas fait pour le crime.
 Chef des Patriciens , on s'est osé flatter
 Que Gracchus était vil & pouvait s'acheter.
 Cours apprendre au Sénat que son attente est vaine ,
 Et ne marchande plus la liberté romaine.

O P I M I U S .

Je vole à son secours ; dans le fond de mon cœur
 Un reste de pitié parlait en ta faveur ;
 Je te plaignais , Caius , & ma main protectrice
 A voulu t'arrêter au bord du précipice.
 Adieu. De ma douceur je suis enfin lassé ;
 Ennemis du Sénat , votre règne est passé.
 Si vous ne craignez point vos complots parricides ,
 Et le remords secret qui s'attache aux perfides ,
 Et la haine de Rome , & le Ciel en courroux ,
 Craignez le châtimement qui tombera sur vous.

SCÈNE IV.

GRACCHUS, FULVIUS.

GRACCHUS.

SI tu dois triompher, je ne crains que la vie.

FULVIUS.

Attendrons-nous, Gracchus, qu'elle nous soit ravie ?
 Quelques Patriciens dont le cœur m'est lié
 Par les nœuds toujours chers d'une tendre amitié,
 Trompant de leur Sénat la rage criminelle,
 M'ont appris ses desseins par un récit fidèle.
 Si la séduction avait pu t'avilir,
 Par le Peuple en fureur on t'aurait fait punir.

GRACCHUS.

Que dis-tu ?

FULVIUS.

Si ton cœur, zélé pour la Patrie ;
 Ofait d'Opimius rejeter l'offre impie,
 On devait publier un décret du Sénat,
 Qui tous deux nous déclare ennemis de l'Etat.

GRACCHUS.

Le Sénat...

FULVIUS.

Il n'est plus de frein qui le retienne ;
 Ce décret met à prix & ta tête & la mienne.

GRACCHUS.

Quel mystère d'horreur !

FULVIUS.

C'est peu d'être pros crits ;
Le Sénat veut encor que nous mourions flétris.
Les Juges préparant leurs arrêts redoutables...

GRACCHUS.

Ils sont Patriciens ; nous serons tous coupables.

FULVIUS.

Les Prêtres colorant ces desseins odieux...

GRACCHUS.

Ils sont Patriciens ; je fais l'avis des Dieux.

SCÈNE V.

GRACCHUS, FULVIUS, CORNÉLIE,

LICINIA.

CORNÉLIE.

SONGE à toi , mon cher fils ; un Sénat sacrilège
Aux meilleurs Citoyens prépare un nouveau piège ;
On parle d'un décret , de toi , de Fulvius :
Il est bien des Romains égarés ou vendus.

Les

Les discours séduisans, les perfides caresses,
Les éloges flatteurs, les bienfaits, les promesses,
L'or, premier des tyrans, premier des séducteurs,
Drusus prodigue tout au nom des Sénateurs.

L I C I N I A.

De quelques vrais Romains que peut le vain courage?
L'éclair nous avertit; laissons passer l'orage:
Fuyons. Quelques amis jusqu'aux Monts Apennins,
Sont prêts à nous guider par de secrets chemins:
Déjà la sombre nuit couvre les sept collines,
Et descend par degrés sur les plaines voisines:
Viens; nous suivrons tes pas au bout de l'Univers,
De Cités en Cités, dans le fond des déserts:
Les lieux où tu vivras seront notre Patrie;
Une épouse qui t'aime, une mère chérie,
Adouciront le poids de tes calamités:
Et nous pourrons du moins mourir à tes côtés.

G R A C C H U S.

Avec la liberté tu veux que je m'exile!
Quand Rome existe encor, moi chercher un asile!
Fuir au sein de la nuit, par des chemins secrets,
Comme un brigand chargé du poids de ses forfaits!
Abandonner ce Peuple au Sénat qui l'opprime!
Désertier ma Patrie! y songer est un crime.
Et que penserait-on de l'indigne Soldat
Qui fuirait ses drapeaux au moment du combat?
Non; l'aspect du péril agrandit le courage:
Combattre les Tyrans fut toujours mon partage.

C'est ici qu'à nos droits ils osent insulter ;
 C'est ici qu'est mon poste , & j'y prétends rester :
 Et , quand sous leurs efforts Rome entière chancelle ,
 Je dois relever Rome , ou tomber avec elle.

F U L V I U S .

Je t'approuve , & je cours ramener en ces lieux
 Le peu de Citoyens dignes de nos aïeux.
 Gracchus est en péril , & le Peuple sommeille !
 Les Tyrans sont vainqueurs ; que le Peuple s'éveille.
 Je veux que ses débris , par un dernier effort ,
 Portent chez l'oppressé l'épouvante & la mort.
 Pleins d'un beau désespoir tentons la destinée :
 Si ce jour est pour nous la dernière journée ,
 Aux Esclaves du moins nous ferons nos adieux ,
 Et c'est la liberté qui fermera nos yeux.

S C È N E VI.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA.

L I C I N I A .

TIBERIUS n'est plus ; il nous restait son frère ;
 Un Héros tel que lui peut consoler sa mère.
 Si vous aviez voulu , vous l'auriez vu toujours
 Le charme , le soutien & l'honneur de vos jours.
 De vos leçons peut-être il fera la victime ;
 Et son trop de vertu l'a plongé dans l'abîme.
 Vous savez le pouvoir de ses fiers ennemis ;

TRAGÉDIE.

51

Je crains pour mon époux, je tremble pour mon fils;
Je ne puis immoler mon cœur à la Patrie;
Au plus grand des Romains j'ai consacré ma vie:
Je l'aime; je le dois; songez que mon époux
Est un don précieux que j'ai reçu de vous.

N'aimeriez-vous pas mieux, vous mère, vous sensible,
Briller ainsi que moi de son éclat paisible,
Que de voir votre fils proscrit, persécuté,
Succombant sous les coups d'un Sénat irrité?

CORNÉLIE.

Vous me connaissez mal: si l'on venait me dire,
Caius avec les Grands va partager l'Empire;
Fatigué de sa gloire, infidèle à l'Etat,
Il a vendu le Peuple à l'orgueil du Sénat:
Honteuse d'être mère, & pleurant sa naissance,
Je le désavouerais, je fuirais sa présence;
J'irais, dans un désert traînant mes jours flétris,
Survivre loin de Rome à l'honneur de mon fils.
Mais si l'on m'annonçait qu'il est mort en grand homme;
En se sacrifiant aux intérêts de Rome,
Le coup serait affreux pour mon cœur gémissant;
Je mourrais de douleur, mais en l'applaudissant.
Je dirais: sa vertu ne s'est point démentie;
Il a vécu trop peu pour moi, pour la Patrie;
Mais, ce qui doit au moins calmer mon désespoir,
Jusqu'à sa dernière heure il a fait son devoir.

GRACCHUS.

Vous ferez satisfaite, & votre fils, ma mère,
Mourra digne de vous & digne de son frère.

D ij

Quel bruit se fait entendre ? Et d'où partent ces cris ?

SCÈNE VII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA,
FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS,
LE PEUPLE.

FULVIUS.

CAIUS, Licinia, reprenez votre fils.

GRACCHUS, LICINIA.

Notre fils !

CORNÉLIE.

Est-il vrai ?

GRACCHUS.

Rome est-elle tranquille ?

FULVIUS.

Non. Le Peuple à ma voix quittait son humble asile :
Bientôt les Sénateurs nous joignant à grands pas ,
De Gracchus & des siens demandaient le trépas.
Le Consul a donné le signal du carnage ;
Le sang coule ; & Drusus, scélérat sans courage ;
Tenant ton fils unique & l'offrant à nos yeux ,
Menace d'immoler cet enfant précieux.
Il est sauvé , conquis par ce Peuple intrépide ;
L'éclair qui fend les Cieux, la foudre est moins rapide :

Vaincu par la terreur, tout fléchit devant nous ;
Le perfide Drusus est tombé sous nos coups ;
Et, lorsqu'Opimius à le venger s'apprête ,
Nos amis enlevaient leur illustre conquête ,
Et criaient en serrant ton fils entre leurs mains ;
" C'est l'enfant de Gracchus, c'est l'espoir des Romains. "

GRACCHUS.

Que ne vous dois-je pas , Citoyens magnanimes ?

FULVIUS.

Opimius frémit ; il a besoin de crimes.
Nous avons des Soldats , il a des assassins ,
Et je t'ai dévoilé ses sinistres desseins.
Déjà réunissant leurs fureurs mercenaires ,
Esclaves , Affranchis , Etrangers & Sicaïres ,
Grossissaient à l'envi les forces du Sénat ,
Et vendaient au Consul notre sang & l'Etat.
Sans doute à la victoire il ne faut plus prétendre ;
Mais nous aurons du moins l'honneur de te défendre :
Le Peuple que tu fers veut aussi te servir ;
Et , s'il ne peut plus vaincre , il peut encor mourir.

GRACCHUS.

La mort est pour moi seul.

LICINIA.

Opimius s'avance.

S C È N E V I I I.

GRACCHUS, CORNELIE, LICINIA,
FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS,
OPIMIUS, SÉNATEURS, CHEVALIERS,
LICTEURS, SUITE, PEUPLE.

OPIMIUS, *tenant le Décret du Sénat.*

ROMAINS, il faut livrer Gracchus à ma vengeance.

CORNÉLIE.

Te livrer mon enfant !

LICINIA.

Mon époux !

LE PEUPLE.

Notre appui !

FULVIUS.

C'est-là qu'il faut passer pour aller jusqu'à lui.

*Fulvius & le Peuple forment un rempart entre Gracchus
& le parti du Sénat.*

GRACCHUS.

Arrête, Fulvius.

FULVIUS.

Et qu'importe ma vie,

Si je puis conserver Gracchus à la Patrie ?

OPIMIUS.

Le Sénat veut Gracchus : Romains, hésitez-vous ?

GRACCHUS, à la tribune.

Patriciens, le Ciel fera juge entre nous.
 J'ai voulu dans ce jour empêcher le carnage,
 Au point de vous livrer mon enfant comme otage;
 J'ai tout fait, tout tenté pour conserver la paix;
 Mais vous vouliez du sang, vous vouliez des forfaits.
 Vous, nés tous Plébéïens, foulés par la Noblesse,
 Citoyens dont la rage, ou plutôt la faiblesse
 A la voix du Sénat vient pour m'assassiner,
 Puisqu'on vous a trompés je dois vous pardonner.
 Mais vous, Patriciens, comptez sur la vengeance;
 Le Peuple tôt ou tard reprendra sa puissance.
 Romains, ralliez-vous, rassemblez vos débris,
 Les Dieux s'adouciront, ils entendront vos cris;
 Ne désespérez point : la liberté de Rome
 Ne dépendra jamais de la perte d'un homme.
 Viens, mon fils, crains les Dieux, chéris l'humanité,
 Sois le soutien du Peuple & de la liberté.
 Je remets ce dépôt aux mains de Cornélie.
 Epouse, mère, enfant, pour qui j'aimais la vie;
 Ami tendre & fidèle, & vous, Peuple Romain,
 Serrez-vous près de moi, j'expire en votre sein.

Il se frappe.

FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA, LE PEUPLE,
 OPIMIUS.

Ciel !

Tous les personnages tombent aux pieds de Gracchus, à l'exception d'Opimius.

GRACCHUS.

J'épargne du sang. Dieux protecteurs du Tibre,
Voici mon dernier vœu ; que le Peuple soit libre.

Il expire.

OPIMIUS.

Il meurt, mais il triomphe, & je sens le remord.
Qu'un homme libre est grand au moment de sa mort !

CORNÉLIE, *se levant.*

Citoyens, levez-vous, expiez votre crime,
Et ne vous trompez plus au choix de la victime :
Ecoutez une mère & le Ciel outragé.
Frappez. Vengez mon fils.

*Tout le monde se lève. Fulvius, le Peuple & le
parti du Sénat se réunissent pour égorger Opimius.*

OPIMIUS, *mourant.*

J'expire. Il est vengé.

FULVIUS, *montrant le corps de Gracchus.*

Rendons à ce Héros de funèbres hommages ;
Des Gracchus, de leur mère élevons les images,
Et que de nos soutiens le courage indompté,
Même au sein du tombeau, serve la liberté.

Fin du troisième & dernier Acte.

